

## LE SECRET D'UNE LETTRE

.....“à sept heures précises, demain soir, je vous attendrai. Si vous ne venez pas ou si vous vous faites attendre, — car je ne puis vous donner que cette heure dans toute la journée, — je ne devrai plus compter sur vous. Je le regretterai sans doute, mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, que je dois toujours être la première.....”

La belle madame Linières en était à ce mot de sa correspondance, quand sa femme de chambre, entrant dans son boudoir, lui demanda comment il fallait disposer une dentelle dont elle désirait orner son corsage pour aller aux courses dans l'après-midi. La jeune femme se leva immédiatement et passa dans sa chambre à coucher donner des instructions sur ce point important.

Au même instant, son mari, M. Linières, entra dans le boudoir pour offrir à sa femme un bouquet de roses qu'il venait de lui acheter. Ne l'y trouvant pas, il alla déposer à côté de la lettre, dont l'encre était encore toute humide, les fleurs qu'il tenait à la main.

En avançant près de l'écrivoire en bois de laque, dont il avait fait cadeau à sa femme à l'anniversaire de sa naissance, ses yeux tombèrent sur la lettre inachevée et lurent d'un seul trait ce que nous venons d'écrire plus haut.

Pendant un moment, il crut qu'il allait mourir tant le coup qui le frappait était subit et cruel.

Sa femme, qu'il avait crue jusqu'à un ange de pureté, qu'il avait aimée si tendrement et pour l'amour de qui il eut bien volontiers donné sa vie, elle le trahissait pour un autre, et cet autre qui était-il ?

Il se pencha encore et lut les adresses de trois lettres qui gisaient sur l'écrivoire. La première était adressée à sa sœur Madeline, l'autre à sa couturière madame Duclos, et la troisième portait cette suscription :

*Monsieur le capitaine Leslie,  
Club de la Garnison.*

C'en était assez. Il s'éloigna à moitié fou de rage et de douleur, mais avant qu'il eut le temps de quitter la chambre, sa femme y entra, légère et gracieuse, en fredonnant une chanson.

Elle eut un sourire plein de tendresse en l'apercevant, mais il ne répondit pas à ce sourire. Les yeux de la jeune femme rencontrèrent, à ce moment, le bouquet de roses déposé à côté de sa lettre ouverte. Une rougeur ardente couvrit son visage et, s'emparant nerveusement des fleurs, elle commença à remercier le donateur avec des gestes nerveux, des phrases qui lui semblèrent embarrassées et sans suite.

M. Linières maîtrisant sa propre émotion, résolu de ne rien faire voir, des sentiments qui l'agitaient et, se jetant sur un divan, il commença à lui parler de choses et d'autres d'un air aussi indifférent que possible.

Il vit que peu à peu elle reprenait son assurance et que, tout en causant, elle cherchait à faire disparaître la lettre accusatrice sous les feuilles de son buvard.

—Trop tard, pensa-t-il, en sortant du boudoir ; j'ai vu la rougeur coupable monter jusqu'à son front et j'ai vu dans ses yeux toute sa crainte que j'eusse lu ses reproches à son amant. Plût au ciel que je ne fusse jamais entré là ce matin !

Car M. Linières aimait tellement sa femme, qu'à l'exemple d'Othello, il préférait continuer à l'aimer dans une heureuse ignorance de son infidélité.

Tout le jour, il erra par les rues, sans savoir où il allait ; les amis qu'il rencontra dans ses courses sans but remarquèrent son air hagard, son visage défait et crurent qu'il était malade.

Il rumina mille projets de vengeance, se jura qu'il laverait dans le sang l'injure faite à son honneur, qu'il ne tarderait pas, un jour, à châtier comme il le méritait ce vil ravisseur de femme mais, auparavant, il voulait une preuve plus complète de leur faute, et il résolut alors de se rendre lui aussi, à l'heure du rendez-vous.

Il avait la veille annoncé à sa femme qu'il devait être absent tout l'après-midi, et qu'il ne rentrerait à la maison que vers neuf heures du soir, pour la conduire au bal de madame X. Et, c'est sans doute sur la foi de cette absence qu'elle osait recevoir chez elle le capitaine Leslie.

Il attendit fièvreusement que les aiguilles de sa montre vinssent à marquer sept heures pour prendre le chemin de sa maison. Il entra et monta tout droit au salon. Personne ne s'y trouvait et les lumières étaient baissées. Dans la salle à manger le plus profond silence régnait, et la table, qui étaient encore dressée, indiquait qu'une seule personne y avait diné.

—Essayons le boudoir, se dit-il, puisque c'est là qu'elle lui écrit ses lettres, c'est peut-être là qu'elle l'y reçoit.

Il hésita quelque peu avant d'y entrer, mais ayant entendu à travers le mur un bruit de conversations, il tourna brusquement le bouton de la porte et l'ouvrit toute grande.

Le boudoir était brillamment illuminé et, en face d'un grand miroir, se tenait debout la jolie madame Linières, parée d'une éblouissante toilette, à laquelle sa femme de chambre posait les dernières touches.

La jeune femme vit l'image de son mari se reflétant dans la glace et lui cria gaiement :

—Entrez, entrez et venez admirer ma nouvelle toilette. Me voilà débarrassée d'une bonne inquiétude, je craignais tant que Mme Duclos ne me l'apportât pas à temps.

—Mais vous en eussiez mis une autre, répondit au hasard M. Linières qui ne savait plus que penser.

—Je savais que vous diriez cela, reparti en riant la jeune beauté ; j'ai